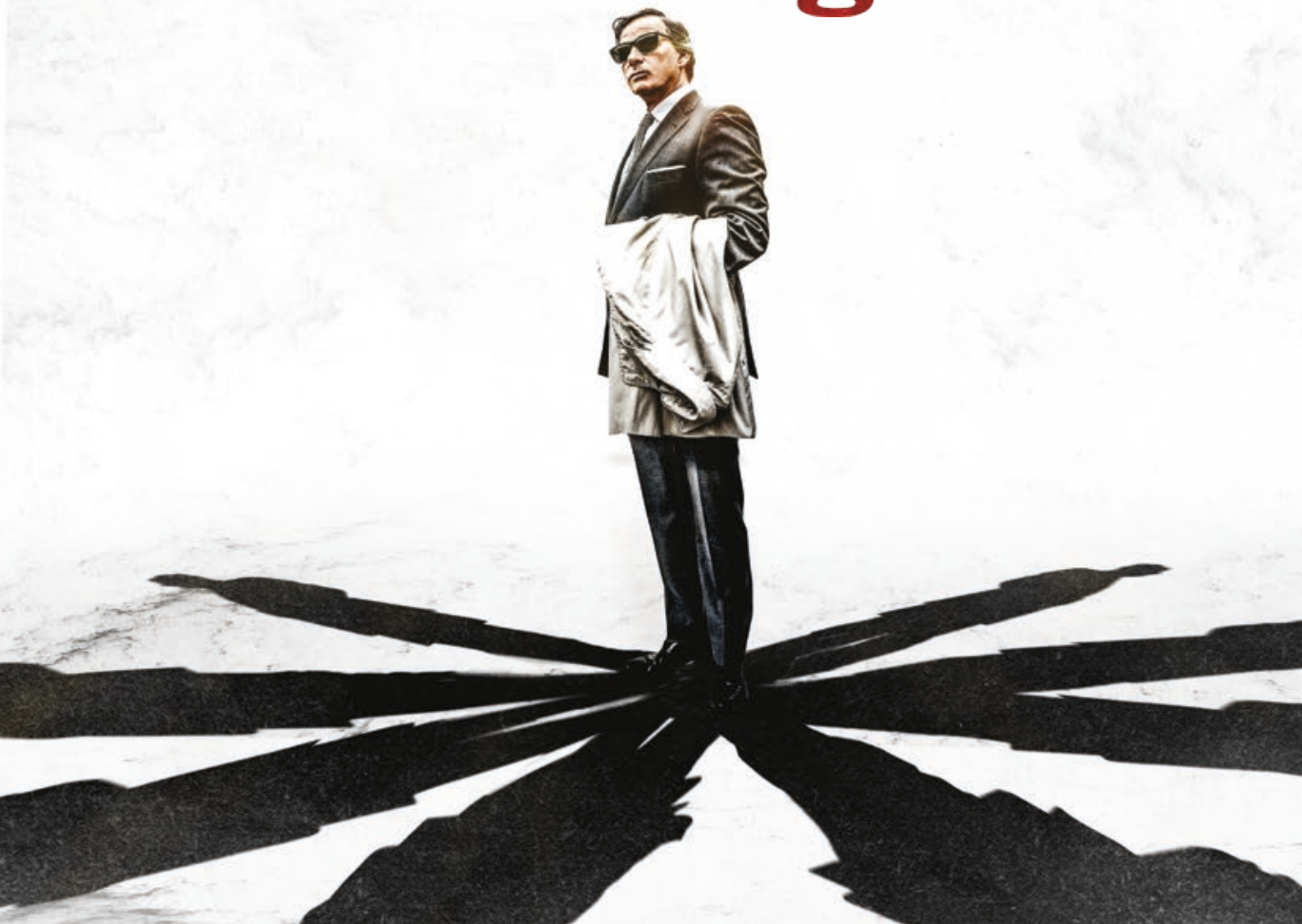


L'Homme aux mille. visages

UN FILM DE
ALBERTO RODRIGUEZ





AD VITAM
présente

Par le réalisateur de *LA ISLA MINIMA*

L'HOMME AUX MILLE VISAGES

UN FILM DE **ALBERTO RODRIGUEZ**

ESPAGNE - 2016 - DURÉE : 122 MIN

SORTIE LE 12 AVRIL

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi

75011 Paris

Tél.: 01 55 28 97 00

contact@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec

et Betty Bousquet

92, rue de Richelieu - 75002 Paris

Tél.: 01 47 20 36 66

presse@granecoffice.com

AD VITAM

Matériel presse téléchargeable sur www.advitamdistribution.com





SYNOPSIS

Francisco Paesa, ex agent secret espagnol, est engagé pour résoudre une affaire de détournement d'argent risquant d'entraîner un scandale d'Etat. L'homme y voit l'opportunité de s'enrichir tout en se vengeant du gouvernement qui l'a trahi par le passé. Débute alors l'une des plus incroyables intrigues politiques et financières de ces dernières années : l'histoire vraie d'un homme qui a trompé tout un pays et fait tomber un gouvernement.





ENTRETIEN ALBERTO RODRÍGUEZ

RÉALISATEUR DE L'HOMME AUX MILLE VISAGES

À quel moment vous propose-t-on ce projet, qu'un autre réalisateur, Enrique Urbizu, avait déjà essayé de tourner il y a quelques années ?

Le film est effectivement une commande, qui m'a été proposée vers 2011 ou 2012. Finalement, le projet a pris du retard et j'ai décidé de tourner *La Isla mínima*, mais ce film m'avait déjà été proposé avant. *L'Homme aux mille visages* est tiré d'un livre du journaliste Manuel Cerdán, qui m'a beaucoup frappé au moment de la lecture. J'ai été surpris par l'actualité de ce qu'il racontait. On aurait dit un sujet prêt à être diffusé dans le journal télé du soir... Pourtant, vingt ans s'étaient écoulés depuis les faits. Je me suis dit que l'Espagne avait un problème qui se répétait sans cesse, comme dans un jeu de miroirs infini. L'histoire méritait d'être racontée pour cette seule et bonne raison, mais aussi à cause de la figure de Francisco Paesa, un homme qui vit sur le fil du rasoir depuis plus de 40 ans, mais qui n'est jamais tombé. J'avais les deux ingrédients principaux pour réussir un film : un bon personnage et une histoire intéressante.

Quels effets a eu cette affaire sur la culture politique en Espagne ?

Luis Roldán est loin d'être à l'origine de la corruption en Espagne. C'est un problème qui existe depuis des années, et qui reste pleinement d'actualité. En 2012, en travaillant sur le scénario, j'ai dû me familiariser

avec un vocabulaire que je ne connaissais pas : sociétés *offshore*, paradis fiscaux... En cinq ans, les Espagnols ont eu droit à un cours intensif d'économie parallèle. Si vous sortez dans la rue et vous posez une question économique pointue au premier venu, il saura vous répondre de façon précise...

***L'Homme aux mille visages* est aussi une fresque des derniers jours du gouvernement du socialiste Felipe González, qui sombrait dans des affaires de corruption vers la fin de son mandat. Roldán a-t-il été un bouc émissaire pour que le pouvoir se rachète une crédibilité ?**

Je ne compte dire qu'une chose : Roldán a purgé la plus longue peine à laquelle un prisonnier puisse être condamné, selon le code civil espagnol. Il n'y a pas eu, jusque-là, un seul homme politique qui ait purgé une peine aussi longue.

Vous êtes devenu le cinéaste des débuts de la période démocratique en Espagne. *La Isla mínima* parlait du caciquisme andalou et de ses crimes restés impunis. Dans *Groupe d'élite*, vous abordez la corruption liée à l'Exposition Universelle à Séville en 1992. Cette fois-ci, vous vous plongez à nouveau dans le post-franquisme. Pourquoi cette période vous passionne ?

Je fais des films sur des questions qui me préoccupent. Les trois films que vous mentionnez

sont très différents, mais ils répondent effectivement au même genre de questions. « Comment est-ce possible que cela arrive ? ». « Pourquoi ce genre de choses nous arrive sans cesse ? ». « Pourquoi en Espagne ? ». Je n'ai pas essayé de trouver une réponse à ces questions, mais je continue à me demander pourquoi il existe, dans ce monde, des gens avec une morale si différente de la mienne. Bref, des personnes qui nous observent depuis les hauteurs, comme Harry Lime dans *Le Troisième homme*...

Je vous pose la question car le cinéma espagnol a dû mal à aborder le passé le plus récent. Proposez-vous un renouvellement de sujets, plus collés à l'actualité ?

Il y a un problème légal pour raconter certaines histoires, cela me paraît évident. L'une des raisons pour lesquelles j'ai accepté de tourner ce film, c'est parce que je pense que notre société a la maturité suffisante pour pouvoir enfin se regarder dans la glace. Le cinéma anglais, américain ou italien le font tout le temps. Je ne vois pas pourquoi nous devrions rester en marge.

Comment avez-vous enquêté sur cette histoire, qui reste traversée par de nombreux mystères non résolus ?

L'Homme aux mille visages est le seul de mes films tiré d'un fait réel. Et en même temps, c'est celui qui est le plus loin de la réalité. Pendant la phase de documentation du projet, nous nous sommes rendus compte qu'il était impossible d'atteindre une certaine vérité. Nous nous sommes sentis obligés de nous servir de la fiction. Pour moi, ce film est seulement une thèse sur ce qui s'est vraiment passé. C'est le plus artificiel de mes films, mais c'est voulu. Je voulais rappeler constamment au spectateur que ce qu'il est en train de voir, finalement, ce n'est qu'un film.

Depuis le début du film, une voix off nous prévient qu'on aura affaire à « quelques mensonges ». La principale fiction reste le personnage de Camoes, qui n'a jamais existé. En quoi ou de qui vous êtes-vous inspiré ?

Camoes est un concentré de plusieurs personnages qui ont existé. En termes de récit, j'aimais l'idée de compter avec un narrateur qui guide le spectateur et qui connaît les mêmes choses que le spectateur. Le problème, quand on a écrit le scénario, c'était que ce narrateur ne pouvait pas être omniscient, car l'histoire ne le permettait pas. Nous avons décidé que son récit soit fait uniquement de souvenirs. De cette façon, l'histoire est toujours filtrée par le point de vue de Camoes. C'est comme s'il racontait une fiction dans une autre fiction.

Avez-vous essayé de joindre Paesa, qui vit à Paris dans la clandestinité, ou Roldán, qui a quitté la prison en 2010 ?

On a effectivement essayé de contacter Paesa, mais personne ne savait où il était. Certaines personnes nous ont dit qu'il était peut-être mort ! La veille de la première du film au Festival de San Sebastián, en septembre dernier, on m'a envoyé le dernier numéro de l'édition espagnole de *Vanity Fair*. Ils avaient réussi à joindre Paesa et il était sur la couverture du magazine ! Au début, j'ai été choqué. Après, je me suis dit que c'était normal. C'est un geste classique de quelqu'un comme Paesa... En revanche, nous avons décidé de ne pas contacter Roldán, pour éviter toute médiatisation.

Le film suit les codes classiques du thriller. Comment avez-vous travaillé la question du genre ? On pense parfois au cinéma de Martin Scorsese, à la série Carlos d'Olivier Assayas...

Nous n'avons pas utilisé ce genre de références. Mon objectif principal était de faire un film divertissant,





ouvert à tous les publics. Mon deuxième but était qu'il ne ressemble pas du tout à un documentaire. Cela dit, c'est une fiction qui contient plus de vérité que l'on croit. Les choses les plus extraordinaires ont malheureusement eu lieu.

Comme c'était déjà le cas dans *La Isla mínima*, vous racontez une histoire d'hommes seuls, isolés de leurs familles et de leurs compagnes, avec pas mal de carences affectives...

John Cassavetes avait l'habitude de dire que, depuis L'Odyssée, toutes les histoires parlent d'un homme seul et blessé qui essaye de retrouver le chemin de la maison. Et dans une certaine mesure, je suis d'accord.

Vous présentez Roldán comme un personnage fragile et vulnérable. Le danger était de tomber dans une victimisation, de réveiller une certaine empathie à son encontre. Est-ce un risque que vous assumez ?

Le film parle de personnages qui sont, généralement, très différents de vous. Ce qui était intéressant, pour moi, c'était de pouvoir se mettre à leur place. Je trouve que c'était important de forcer cette empathie. L'empathie que l'on peut ressentir nous force à nous poser certaines questions en quittant la salle de cinéma. Le plus intéressant du film, malgré son ton ironique et ses mensonges à répétition, c'était qu'il puisse mener à une réflexion.

Votre restitution du Paris de l'époque évite les lieux communs. On n'aperçoit que brièvement la Tour Eiffel dans l'une des séquences. Comment avez-vous travaillé sur cette question ?

C'était primordial qu'on puisse tourner à Paris.

Et pour reconnaître la ville, il faut toujours inclure un plan de la Tour Eiffel. J'ai fait le pari de ne pas tomber dans la carte postale. Nous avons tourné dans le centre ville, car les personnages y habitaient et s'y déplaçaient, mais sans tomber dans les clichés habituels.

Pouvez-vous expliquer le choix des comédiens ? Eduard Fernández et José Coronado sont très célèbres et appréciés en Espagne. En revanche, Carlos Santos, qui incarne Roldán, est plutôt connu pour ces rôles à la télévision...

Pour jouer le rôle de Paesa, Eduard Fernández m'a depuis le début, paru une évidence. Après un premier test à l'écran, nous nous sommes dit qu'il était le plus proche de ce qu'on cherchait. C'est un travail d'interprétation très complexe, car le personnage est toujours plus avancé que les spectateurs et que le reste des personnages. José Coronado, qui incarne Camoes, est un mélange de personnages distingués, sobres, élégants et subtils : des qualités qu'il partage toutes. Quant à Carlos Santos, qui peut paraître l'option la plus risquée et qui ne ressemble pas forcément à Roldán, on lui a fait passer un casting. On a découvert qu'il avait plein de choses à proposer pour le rôle. Et sinon, on l'a coiffé, maquillé et obligé à prendre 10 kilos...

Si Roldán et Paesa allaient voir le film, que diraient-ils ?

Je soupçonne que Roldán ne voudrait pas aller le voir. « J'ai déjà suffisamment purgé ma peine », se dirait-il. De son côté, Paesa mentirait et dirait qu'il ne l'a pas vu, alors qu'en vérité, si. Et puis, secrètement, il se moquerait de la façon dont l'histoire espagnole peut parfois être cocasse...

UN VOYOU SYMPATHIQUE

De David Lopez Canales

« Je ne devrais pas sortir du 6^{ème} arrondissement. Ici c'est l'endroit où l'Etat Français m'assure une protection à condition que je ne fasse aucune opération dans ce pays. Je respecte ça. » Francisco Paesa habillé de son sempiternel tailleur croisé bleu sombre se plaint qu'aujourd'hui, dans Paris, tous les hommes sont vêtus de noir. Il vit ici depuis 25 ans. Mais il est resté caché du reste du monde. Et même, durant plusieurs années, il passa pour mort. L'été dernier il sortit de sa planque quelques heures et m'accorda un entretien qu'il m'avait promis depuis quatre ans. « Comme tu vois, en dépit de ce qu'ils disent, je suis un homme de parole ». Paesa voulait parler de la raison pour laquelle il souhaitait retourner en Espagne pour la première du film *El Hombre de las mil caras*, préoccupé par l'image d'escroc que le film renvoyait. Ce qui l'inquiétait surtout c'était ce que l'on pouvait penser de lui quand le film sortirait sur un autre territoire « En Espagne, cela m'est égal de ce que peuvent dire les gens. Certainement que la moitié de la population pense que je suis un fils de pute, mais l'autre moitié m'aime. En revanche, dans le reste du monde je dois soigner mon image. »

Paesa est un personnage singulier. A l'âge de 80 ans, après une vie où il n'a cessé de courir, après avoir été banquier, espion, jet-setter en Suisse, expert financier et un des personnages les plus obscurs et persécutés de l'Histoire récente de l'Espagne, il est probable qu'aujourd'hui il nous cache encore quelques éléments sur sa vie passée et future. Certaines opérations sont en cours dit-il, mais elles sont toutes, si délicates qu'il ne peut donner de détails. Par exemple, il négocie le prix du pétrole entre la Chine et l'Iran, aussi bien qu'il

conseille Jean-Claude Juncker qui perd pied avec la crise du Brexit. Il dit aussi qu'il a un passeport diplomatique, mais sans spécifier de quel pays. Qu'il travaille 17 heures par jour, sept jours sur sept, et que depuis les années 80 il n'a pas pris de vacances. Il m'explique que son épouse est avec lui depuis 20 ans, c'est une femme très bien car elle ne lui pose aucune question, il lui annonce qu'il part à Hong Kong et elle demande simplement combien de jours. Paesa me dit aussi qu'il lui donne toujours sa parole et qu'il ne raconte que la vérité et toute la vérité. Car ici est le lieu où cohabitent l'homme et le personnage, dans cette frontière floue entre la vérité et le mensonge qui ont distillé depuis les années 80 ces histoires troubles. Dans ce jeu de miroirs entre la réalité et la fiction qui lui ont permis d'affirmer que non seulement il n'avait pas gardé pour lui l'argent dérobé par Luis Roldan comme la version officielle le raconte et comme je le pensais, mais il perdit trois millions de dollars pour l'avoir aidé.

A 80 ans, Paesa est un personnage de cinéma. Avec sa chevelure blanche, son éternel cigare Benson & Hedges entre les doigts, son humour sarcastique et ses quelques histoires si grandioses qu'elles résonnent comme si c'était John le Carré qui avait écrit le Quijote. « Et ?, Qu'est-ce que ça donne ? Comment je suis ? » me demande-t-il à propos de *El Hombre de las mil caras* quand je lui annonce que j'avais vu le film. « Bien, je crois que c'est un personnage qui n'a pas de regret. On le voit sans honte, mais je crois en revanche que Roldan laisse une très mauvaise sensation ». « Vous voulez dire que je semble être un voyou sympathique ? Si c'est le cas, c'est bien. J'aime. » Me répondit-il dans un grand éclat de rire.



David Lopez Canales est un journaliste basé à Madrid. Après avoir été rédacteur en chef de Vanity Fair, il travaille maintenant en tant que freelance. Il est publié dans El Pais, El Mundo, Newsweek ou Society. En Septembre 2016, interviewe en exclusivité Francisco Paesa pour la couverture de Vanity Fair.

Novembre 1993 : Eclate le scandale Roldan après la révélation par la presse espagnole de l'augmentation de son patrimoine de 400 millions de pesetas depuis qu'il est chef de la Garde civile.

Février 1994 : Roldan s'exprime pour la première fois devant le juge et la commission d'investigation du Parlement.

Avril 1994 : Mandat de recherche et d'arrestation à l'encontre de Roldan. Le Gouvernement reconnaît qu'il a pris la fuite. Démission du ministre de l'Intérieur.

Janvier 1995 : Paesa, inculpé dans l'affaire Roldan pour détournement de fonds publics et corruption.

Février 1995 : Roldan est arrêté à l'aéroport de Bangkok. Le Gouvernement a initialement annoncé qu'il fut arrêté au Laos.

Février 1998 : Après un long processus judiciaire, Roldan est condamné à 28 ans de prison. Il sortira de prison en 2010 après avoir accompli 15 ans de peine.

En 1998 : Paesa se fait passer pour mort, mais les autorités espagnoles n'ont jamais cru à cette version. Il réapparaîtra des années plus tard à Paris où il vivrait toujours.





FILMOGRAPHIE ALBERTO RODRÍGUEZ

- 2016** - L'Homme aux mille visages
- 2014** - La Isla Mínima
- 2012** - Groupe d'élite
- 2010** - Hispania, la leyenda - Série Tv
- 2009** - After
- 2005** - Les Sept Vierges
- 2002** - Le Costard
- 2000** - El Factor Pilgrim
- 2000** - Bancos - court-métrage



LISTE ARTISTIQUE

Francisco Paesa : **EDUARD FERNÁNDEZ**

Jesús Camoes : **JOSE CORONADO**

Nieves : **MARTA ETURA LUIS**

Roldán : **CARLOS SANTOS**

Casturelli : **ENRIC BENAVENT**

Beatriz : **ALBA GALOCHA**

Pinaud : **PHILIPPE REBBOT**

Abogado : **PEDRO CASABLANC**

González : **ISRAEL ELEJALDE**

Bermejo : **TOMÁS DEL ESTAL**

Arlauckas : **JÖNS PAPPILA**

Belloch : **LUIS CALLEJO**

Gloria : **MIREIA PORTAS**

Starkman : **CRAIG STEVENSON**

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur : **ALBERTO RODRÍGUEZ**

Producteur exécutif : **JOSÉ ANTONIO FÉLEZ**

Scénaristes : **RAFAEL COBOS LÓPEZ ET ALBERTO RODRÍGUEZ**

Inspirée du livre de : **MANUEL CERDÁN ALENDA**

Directeur de la photographie : **ALEX CATALÁN (A.E.C.)**

Directeur de production : **MANUELA OCÓN**

Musique originale : **JULIO DE LA ROSA**

Montage : **JOSÉ M. G. MOYANO**

Son : **DANIEL DE ZAYAS**

Montage son : **CÉSAR MOLINA**

Consultant son : **PELAYO GUTIÉRREZ**

Mixage son : **JOSÉ ANTONIO MANOVEL**

Direction artistique : **PEPE DOMÍNGUEZ DEL OLMO**

Casting : **EVA LEIRA ET YOLANDA SERRANO**

Costumes : **FERNANDO GARCÍA**

Maquillage : **YOLANDA PIÑA**

Premier assistant directeur : **ADÁN BARAJAS**

Photographe plateau : **JULIO VERGNE**

2016 / Couleur / Durée : 122 minutes



